

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRÉTIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. II) Collège Joliette, Mercredi 1er Mai 1878. (N° 16

HISTOIRE DU CANADA

MONTCALM A L'ARMÉE CANADIENNE

SUR LES PLAINES D'ABRAHAM [1756].

SOLDATS,

L'apparition subite de l'armée anglaise sur ces hauteurs ne doit point nous émouvoir. Nous pouvions nous attendre à quelque surprise. Depuis plusieurs jours, les mouvements inquiets de l'ennemi, les manœuvres incessantes dont il cherchait à dissimuler l'objet prouvaient à l'évidence qu'il avait hâte de nous attaquer. Humilié par la défaite de Montmorency, l'Anglais orgueilleux et fier ne pouvait contempler sans un profond dépit l'impuissance de ses canons contre les murs de notre capitale, et Wolfe, découragé par l'insuccès de ses combinaisons stratégiques, avait désormais à choisir entre un effort suprême et une retraite honteuse. Il a pris le parti de combattre; mais, trop faible pour entreprendre une attaque ouverte, il a eu recours à la ruse. Elle tournera contre lui. Privé de tout moyen de retraite, il lui faut vaincre ou mourir. Nous, au contraire, nous trouverons en cas d'échec, un refuge assuré derrière les remparts de la ville de Champlain. Mais pourquoi prévoir un semblable malheur?... Nous vaincrons nos ennemis; votre courage et l'ardeur qui vous anime en sont de sûrs garants.

Nous combattons pour la plus juste des causes: vous, soldats français, qui avez quitté patrie et famille pour venir dans cette colonie lointaine faire à votre drapeau un rempart de vos nobles poitrines, vous avez

à maintenir intact l'honneur de cet étendard sacré; vous, héroïques colons canadiens, c'est le sol vénéré de la patrie que vous avez à défendre, c'est de votre terre natale que vous devez chasser un farouche envahisseur.

Malheur à nous si nous sommes vaincus!... L'avenir nous menace des plus grands maux si jamais le Canada tombe entre les mains des Anglais. Rappelez-vous la haine que l'Angleterre a toujours portée à la France et à ses colonies; cette haine implacable, elle l'assouvira sur notre malheureux pays. Elle nous traitera comme elle a traité les Acadiens. Que dis-je?... Déjà l'œuvre de destruction est commencée: promenez vos yeux indignés sur ces campagnes jadis couvertes des plus riches moissons, elles sont dépouillées de leur luxuriante parure. Le léopard anglais y a marqué la trace de son passage. Dirigez vos regards sur les deux rives de notre beau fleuve: vos demeures sont en feu, vos vieillards, vos femmes et vos enfants, chassés de leurs villages, errent sans asile au milieu des solitudes ou des ruines fumantes!

Soldats, si la cause pour laquelle vous avez armé vos bras est juste, elle est sainte aussi! Vous combattez pour vos autels menacés. Souvenez-vous, Canadiens, qui êtes à la fois guerriers intrépides et fervents catholiques, souvenez-vous de l'origine toute chrétienne de votre belle patrie. Jacques Cartier, débarquant sur les rives du St-Laurent, a pris possession de la Nouvelle-France en plantant sur cette terre bénie le signe rédempteur à l'ombre duquel la colonie a grandi et prospéré. Des institutions religieuses et des églises innombrables se sont élevées attestant la foi de vos pères. Mais que les Anglais s'emparent de ce sol sanctifié par le sang des martyrs, c'en sera fait de vos plus glorieuses traditions. Ils n'ont pas même attendu la victoire pour

inaugurer leurs dévastations. Déjà leurs boulets ont détruit plusieurs de nos églises et renversé nos monuments religieux. A vous il appartient d'empêcher de nouveaux désastres.

Soldats, le salut du Canada repose entièrement entre vos mains. La France, épuisée par ses guerres contre l'Allemagne, ne peut vous secourir, mais votre vaillance suppléera au nombre. Le souvenir des lauriers conquis à la Monongahéla et à Carillon vous soutiendra au milieu du combat. Vous saurez vous montrer dignes de vos ancêtres en ce jour où tant de travaux vont porter leurs fruits, où tant d'héroïsme va recevoir sa récompense. La postérité reconnaissante vous décernera le titre de "sauveurs du Canada" et vos noms, immortalisés par vos exploits, apparaîtront dans l'histoire nationale comme les symboles du dévouement patriotique et de l'attachement inébranlable à la foi chrétienne.

JOSEPH BASTIEN — *Rhétorique.*

Le Nid d'Aigle

CONTE.

— Sens-tu venir la fatigue, Louis ?

— Non, répondit-il, se courbant de nouveau sur les rames qu'il replongea vigoureusement. D'ailleurs le vent, me semble-t-il, a viré de bord ; l'aide de mon bras va bientôt devenir, sinon inutile, du moins superflue.

En effet, à peine avions-nous hissé le mât et saisi l'écoute que notre voile gonfla son aile blanche ; la chaloupe, un instant, s'inclina, comme un élégant coursier sous la cravache qui lui déchire le flanc, pour se relever coquette et fendre joyeusement la vague bleue.

Le jour était splendide. Au-dessus de nos têtes aucun nuage sombre, mais partout un ciel vaste et pur que saturaient les chauds rayons d'un soleil de juillet, où s'élançaient des bandes d'oiseaux livrant à la brise leurs trilles et leurs chansons. Cà et là, autour de nous, des maisonnettes dans les foins verts, des champs en fleurs, de nombreux troupeaux, des îles chargées d'ombre et de verdure, des eaux profondes coupées d'une infinité de lames courtes qui venaient babiller sous la proue de notre esquif et sur lesquelles nous glissions avec la rapidité de mouettes légères.

Rien de comparable à l'aspect pittoresque de notre

chaloupe de pêche. A l'avant, jetés pêle-mêle dans le plus beau désordre, la toile d'une tente, quelques paniers dont l'un découvrait un noir jambon, l'autre une demi-douzaine de goulots à la mine indiscreète et curieuse, les ustensiles nécessaires à la cuisson, des amas de couvertures, puis, au milieu de tout cela, trois fusils allongeant leurs canons effilés.

Tandis que mes compagnons, étendus nonchalamment et protégés par la voile contre l'ardeur des feux du jour, lançaient aux quatre points cardinaux l'épaisse fumée de leurs pipes ; gravement appuyé sur la barre, je fixais mes regards sur une île qui, là-bas, semblait vouloir intercepter le passage.

Partis quelques heures après midi de Berthier, nous étions maintenant à trois lieues au-dessous de cette ville, et le soleil allait atteindre l'horizon lorsque nous croisâmes la pointe de l'île mentionnée.

Le lieu semblait favorable, quoique d'un aspect triste et sauvage. Une lande déserte, quelques touffes d'herbes brûlées, les ruines croulantes d'une masure où le vent devait miauler et gémir d'une manière bien sinistre pendant l'orage, plus loin la forêt ; tels étaient les objets qui frappèrent d'abord nos yeux. Mais de là nous apercevions dans le lointain une foule d'îles que le fleuve entourait de mille sentiers tortueux, de petits ruisseaux au-dessus desquels s'arrondissait le feuillage des grands arbres, entrelacé de lianes flexibles, des joncs et autres plantes aquatiques ; là le poisson devait être abondant et les excursions faciles.

Une heure après ces réflexions, dans un petit foyer construit à la hâte, pétillait une gerbe de longues flammes, et un vieux pêcheur à la barbe grise, qui venait de jeter un dernier coup d'œil à ses lignes, se joignait à nous.

Assis en cercle, nous écoutions silencieux la chanson de la brise glissant dans la bruyère, le bruit des flots mollement jetés sur le sable et, à de longs intervalles, la grande voix des taureaux broutant paisiblement sur la commune de l'île Dupas, en face de notre campement.

Les ténèbres enveloppaient la terre ; mais la lune, dont le croissant rasait de sa pointe la crête échevelée de gros nuages, allait bientôt verser sa pâle lueur sur ces lieux, faire briller les eaux du fleuve, dessiner le profil des forêts.

Intérieurement émus de cette mise en scène mystérieuse, nous supplîâmes notre nouveau compagnon de nous raconter quelqu'une de ces vieilles légendes dont ces rives sont peuplées.

Il n'hésita pas un instant ; secouant les cendres de sa pipe, il commença :

— A votre âge, jeunes amis, entouré de mes frères, j'étais ici, un soir, à cette même place, attendant que le poisson vint se suspendre captif à nos lignes. Un

léger clapotis nous fit soudain lever la tête et prêter l'oreille. Le bruit d'abord faible devint de plus en plus distinct, les flots s'écartèrent sous une pirogue ; un homme mit pied à terre. A peine avions-nous aperçu sa silhouette aux proportions gigantesques, que déjà il entra dans le rayon lumineux de notre foyer.

La flamme éclaira une statue de géant, dont la tête au galbe aquilin laissait étinceler deux prunelles ardentes sous un vaste front où venait se suspendre une épaisse chevelure d'ébène ; pour le reste, un feutre aux larges bords, des haillons, des mains puissantes appuyées sur un gourdin.

— Jeunes gens, dit-il, s'asseyant près de nous, connaissez-vous le nom de cette île sur laquelle vous allez goûter le repos de la nuit ?

Prévoyant une réponse négative, il continua :

— On l'appelle le NID D'AGLE.

Sa voix calme d'abord, et qui contrastait singulièrement avec sa physionomie rude, vibra, pleine d'une sombre ironie, en prononçant ces derniers mots. Quelques secondes de silence succédèrent ; son œil de forçat aux fauves lueurs, qui semblait brûler son orbite, parcourait notre cercle. Rencontra-t-il notre regard, nous sentions aussitôt quelque chose de froid, de tranchant, de mortel, comme la pointe acérée d'un poignard ou la dent venimeuse d'un reptile, venir faire frissonner nos chairs.

Il se leva tout-à-coup.

Mus par les effluves magnétiques dont son large front était chargé, nous étions déjà debout.

— Il y a bien des années, dit-il, un voyageur exténué de fatigue, souffrant de la faim attachait son canot à portée de voix des premières maisons de Berthier alors humble village. Cet homme était un enfant de la paroisse. Laissant bien jeune sa famille, il avait dirigé ses pas vers les grands lacs des États-Unis et plus tard vers les peuplades indiennes du Nord-Ouest.

Là, son âme fougueuse s'était vautrée dans tous les vices de l'homme civilisé et toutes les hontes de l'enfant des bois. On l'appela l'Agile autant pour qualifier la force de ses passions, qu'à cause de la coupe de ses traits.

Un jour il s'était réveillé atteint de la nostalgie, du mal d'entendre le murmure mystérieux du St-Laurent qui, autrefois, avait bercé son premier sommeil ; il voulait mourir la figure tournée vers ses flots. Lorsqu'ensuite, le soir, il entendrait gémir le saule de sa tombe, il le saurait agité par la brise de son grand fleuve. Et il revint au foyer paternel. Peut-être la glace de son cœur se serait-elle fondue sous l'étreinte maternelle ou dans le chaleureux accueil de ses amis d'enfance. Mais il ne trouva que les décombres du toit de ses pères et sa réputation l'avait précédé. Partout on lui refusa le pain de l'hospitalité, partout on l'appela

de son nom d'infamie. "Voici l'Agile !" disait-on, et il voyait se fermer la porte du logis où il espérait reposer son corps harassé.

Une nuit qu'il avait essuyé un de ces affronts sanglants, qu'un habitant l'avait chassé en levant sur lui le canon d'une arme à feu, en proie à une torture morale qu'une âme comme la sienne et que son corps de bronze seuls pouvaient supporter sans être broyés, il avait détaché son canot de la rive, s'y était couché comme dans un cercueil et abandonné au gré des vagues. La tempête rugissait, les vents bouleversaient le lit du fleuve et le soulevaient en flots pesants. Quelques heures s'écoulèrent, et la frêle embarcation vint déposer sur la grève de l'île où vous êtes, jeunes gens,..... un cadavre dont, le lendemain, les oiseaux se disputaient les lambeaux !... Un homme désespéré avait eu recours au suicide, une âme était plongée dans les abîmes éternels parce qu'on avait refusé à cet infortuné l'aumône d'un morceau de pain, l'aumône d'un regard ami !...

Dans la suite, on prétendit avoir vu le fantôme de l'Agile errer dans cette solitude au milieu des soirées obscures. Cette ombre en peine réunissait chaque nuit les cendres éparses de son corps et, semblable aux vampires de la Germanie, elle avait soif de sang, elle s'abreuvait de celui des troupeaux qu'elle poursuivait dans la plaine.

Cette île était son repaire.

Oui, enfants, à cette époque de la saison l'Agile, pour l'aumône refusée, vient réclamer le tribut du sang !...

Et notre hôte étrange laissa retomber sa tête sur sa poitrine prête à se briser sous l'effet d'une immense émotion, ses mains se crispèrent sur son cœur dont il semblait vouloir arrêter les battements désordonnés, puis un éclat de rire infernal s'échappa de ses lèvres couvertes d'une écume livide et il s'enfuit dans la direction du fleuve.

La nuit ne rendit pas même l'écho de ses pas.

Quel être farouche ! m'écriai-je ; ne vous est-il jamais parvenu qu'un semblable homme habitât ces parages ?

— Jamais, répondirent mes frères.

— Quant à moi, dit l'un d'eux, c'est là un visiteur dont je regretterai fort peu le départ.....

Le même éclat de rire strident et prolongé vint interrompre ; aussitôt, mille rugissements y répondirent. Pareils aux roulements de la foudre, au fracas de la mitraille, aux sourds mugissements d'un volcan en travail, ils s'élevèrent vers le ciel et un spectacle fantastique, effroyable prit place sous nos yeux, sur cette île, dont nous ne sommes séparés que par un étroit bras du fleuve.

L'Agile, c'était bien lui qui nous était apparu, poussant son éclat de rire diabolique et son cri de guerre :

“ Le tribut du sang ! le tribut du sang !! ” s'était élané au milieu des taureaux furieux. Se cramponnant aux flancs de l'un d'eux, il mordit dans sa chair. L'animal, tremblant de douleur et d'effroi, jetant d'horribles cris, s'élança rapide comme la flèche, fit quelques arrêts subits, se tordit sur le sol pour se débarrasser du monstre qu'il portait, reprit son élan, mais, comme retenu par un cercle fatal, il tournoya dans un espace resserré. Le troupeau entier au paroxysme de la rage, semblable à une meute avide, se précipita sur sa trace et forma ainsi une ronde tourbillonnante qu'éclairaient les rayons blafards de l'astre des nuits.

Lorsque le taureau blessé tomba épuisé, l'*Aigle* se releva ; les cheveux épars, la bouche teinte d'une écume sanglante, il hurla ces mots : “ J'ai soif ! j'ai soif !! il me faut le tribut du sang !! ”, saisit une autre proie, et la course recommença, terrible, échevelée. Il en fut ainsi jusqu'à ce qu'enfin l'*Aigle* se vit entraîné par une de ses victimes dans les ondes du fleuve.

Il s'y engouffra en abandonnant aux échos son blasphème : “ On m'a refusé l'aumône, je me suis payé le tribut du sang !!! ”

Le drame était terminé, quatre cadavres d'animaux gisaient sur le rivage, un jour pâle, éclairant un ciel terne, se glissait sur le lieu de la scène.

Nous étions toujours là, croyant nous éveiller d'un lourd cauchemar.

Revenus de notre émotion mais l'imagination encore troublée par cette apparition dont le héros avait été un habitant du monde des réprouvés, nous résolûmes de terminer là notre pêche commencée sous d'aussi effroyables auspices.

Le conteur s'arrêta..... Il avait parlé avec tant de vérité et les objets environnants faisaient si bien revivre ces souvenirs, que nous nous imaginions avoir réellement assisté aux différentes péripéties de cette horrible lutte.

Quelques fagots furent jetés dans le brasier ; nous nous serrâmes les uns contre les autres, mais la nuit fut bien lente à nous apporter le sommeil et le repos.

Le jour qui suivit, le ciel avait tant de sérénité, la forêt tant de chantres, l'herbe tant de perles, les eaux tant d'éclat ; nous capturâmes tant de frétilants poissons qu'aucune image sombre ne put tenir en notre esprit ; et ce fut presque avec regret, après avoir tourné la proue de notre chaloupe pour effectuer le retour, que nous saluâmes d'un dernier regard, que nous vîmes trembler au loin sur les flots puis disparaître complètement à nos regards le terrible NID D'AIGLE.

SILHOUETTE CONTEMPORAINE

GAMBETTA.

Divide et impera.

Cahors, joyeux pays de truffes et de vin
Vit entre ses vieux murs naître cet arlequin
Que le radicalisme acclame avec ivresse...
Dans l'oubli s'écoula son obscure jeunesse ;
Nul ne parla de lui, soit en bien, soit en mal,
Comme type vulgaire il semblait sans rival.
D'un grand homme pourtant — soit dit sans ironie —
Déjà germaient en lui l'audace et le génie ;
Mais l'antique Cahors, dans son bon sens épais,
Des talents de son fils ne se douta jamais.

Un beau jour cependant, guidé par son étoile,
Vers des lieux moins ingrats le jeune homme fit voile ;
En province l'esprit s'étiolo et s'éteint,
Sa grande âme étouffait dans ce cadre restreint.
Il lui faut le grand air, l'immense capitale
Déployant à ses yeux sa splendeur idéale ;
Il lui faut ce Paris aux horizons sans fin
Où toujours l'homme adroit sait faire son chemin ;
Il lui faut la tribune et ses luttes ardentes,
Le club et le Forum aux mille voix grondantes ;
Il lui faut à tout prix, apôtre du progrès,
Goûter l'enivrement des faciles succès.
Radical à tous crins, semblant né pour détruire,
Il veut abattre tout et ne sait rien construire.

Sorti pauvre et sans nom des bas fonds du barreau,
De la démagogie arborant le drapeau,
Il devint tout-à-coup un Titan politique,
Et quand l'empire fut, dans une heure critique,
Par l'émeute en courroux balayé sans effort,
L'ambitieux tribun se trouva le plus fort.
La France endolorie et de sang ruisselante
Avait vu se briser son épée impuissante,
Mais Gambetta vivait !! Il devint dictateur
Et la patrie en lui vit son libérateur !.....
Le peuple est un enfant aux singuliers caprices,
Des meilleurs citoyens dédaignant les services,
Quand la fièvre l'agite, au premier exalté
Il donne sa faveur et vend sa liberté.....

Aussitôt Gambetta, par des flots d'éloquence,
Dans le cœur des Français ranime l'espérance ;
Il accable de loin l'ennemi par ses coups,
Paris est inondé de sa prose à deux sous,
Sur les tréteaux publics triomphant il se cambre,
On l'applaudit au club, on l'écoute à la Chambre.
Cependant les Prussiens, sans craindre ce bavard,
De l'altière Lutèce ont cerné le rempart ;
Gambetta sachant bien qu'en des jours de vertige
L'idole populaire a besoin de prestige,
Combine un nouveau plan pour tromper le Teuton, ...
Sous les yeux de Bismarck il s'échappe en ballon.
Doucement balancé par le souffle d'Eole,
L'aérostat vainqueur, plein de gaité s'envole ;
Il brave le canon, il nargue le uhlan,
Il prend vers le midi son invincible élan,
Puis dans un lieu désert tranquillement il tombe...
Gambetta, dans Bordeaux, entrant comme une bombe,
Rejoint, un jour plus tard, ce fier gouvernement
Qui devait des Français compléter l'armement.
A l'appel du tribun, la jeune république
Aux armes se rua menaçante, héroïque,

Mais tandis qu'au combat mouraient les miliciens,
Gambetta, de sa voix, pourfendait les Prussiens.

Parleur infatigable, écrivain souple et leste,
Chaque jour enfantant un nouveau manifeste,
Il veut de son ardeur enflammer le troupier ;
Mais malgré ce fatras de cris et de papier,
Expirante de faim, la cité parisienne
Voit, sur ses boulevards, flotter l'aigle prussienne,
L'odieux casque à pointe et l'insolent soudard
En tous lieux des Français offensent le regard :
Des Vosges à Rouen le Germain se promène
Et le cheval prussien s'abreuve dans la Seine.

A peine l'étranger, gorgé d'or et de vin,
Eût-il d'un pas pesant passé les ponts du Rhin,
Qu'aussitôt Gambetta, fidèle à sa devise,
Reprit avec fureur sa funeste entreprise.
La France agonisante avait soif d'union,
Mais ce mauvais génie, ivre d'ambition,
De la patrie en deuil ravivant les blessures,
Prolongea sans pitié ses cuisantes tortures.

O France, tu l'entends le grand chef radical
Evoquer chaque jour le "spectre clérical,"
L'ombre de Bonaparte ou la lance prussienne
Et troubler ton repos de ses accents d'hyène.
De ta chaîne de gloire il brise les anneaux ;
Jetant aux vents du ciel les immortels lambeaux
De tes âges de foi, d'honneur et de vaillance,
C'est du siècle dernier qu'il date ta naissance !...
L'émeute aux cris de mort, la sinistre Terreur,
Des échafauds fumants l'épouvantable horreur,
Les exploits accomplis par les vieux patriotes,
Les actions d'éclat des hideux "sans-culottes,"
Les autels abattus, le trône renversé,
Voilà ce qu'il appelle, ô France, ton passé !...
De la désunion, véritable symbole,
A la fois spadassin de plume et de parole,
Qu'il aille dans la Loge exhiber son esprit,
Mais pour te gouverner, France, il est trop petit.

LE PHONOGRAPHE d'EDISON

Le téléphone qui, il y a peu de temps, semblait être le dernier mot de la science, vient d'être dépassé par un appareil qui semble destiné à réaliser avant peu des merveilles fantastiques. Rabelais parle quelque part de paroles gelées en l'air par l'excessive rigueur du froid et qu'on entendait quand la température s'abaissait. Eh bien ! l'extravagante plaisanterie de Rabelais est en train de devenir une réalité : ce ne sont pas, il est vrai, des paroles gelées que nous percevrons après un temps plus ou moins long, mais des paroles fixées.

M. Thomas A. Edison, en travaillant à perfectionner le téléphone, a eu l'idée d'adapter à celui-ci un système enregistreur, qui inscrit sur une feuille d'étain les traces des vibrations produites par la plaque vibrante sous l'influence de la voix. En soumettant cette feuille, appliquée sur un cylindre tournant, à l'action d'un second téléphone dont la lame vibrante est munie d'une pointe à ressort appuyant sur les traces laissées dans la feuille d'étain, on reproduit

les paroles qui ont provoqué les traces et le ton même sur lequel elles ont été dites, si la vitesse du cylindre récepteur est la même que celle du cylindre enregistreur.

Essayons de donner, sans figure, une idée du mécanisme. Il y a d'abord une embouchure dont l'orifice intérieur est muni d'un diaphragme métallique, au centre duquel est fixée une pointe, qui est aussi de métal ; devant cet orifice est un cylindre en cuivre horizontal, porté sur un axe qui manœuvre comme une vis : sur le cylindre est gravée une rainure en spirale marchant d'un pas égal au pas de vis de l'axe ; par-dessus on applique une bande en feuille d'étain. On comprend déjà que la pointe du diaphragme tracera une spirale sur la surface du cylindre lorsque celui-ci sera en mouvement. Lorsqu'on produit des sons dans l'embouchure, la plaque est mise en vibration et la pointe ou le stylet vient toucher la feuille d'étain à l'endroit où elle passe sur la rainure en spirale ; comme elle porte à faux en cet endroit, la pointe y enregistre les vibrations par des points plus ou moins accentués, qui sont l'exacte reproduction des sons.

Jusqu'à nous n'avons encore qu'un *phonographe* ou écrivain des sons ; avec de la pratique et à l'aide d'une loupe, on pourra lire phonétiquement les points et les traits enregistrés ; mais M. Edison va plus loin : il les fait lire eux-mêmes littéralement comme si, au lieu de lire un livre, nous le plaçons dans une machine et mettions celle-ci en mouvement pour écouter la voix de l'auteur répétant sa propre composition. Le mécanisme lisant consiste dans un second tube à diaphragme placé de l'autre côté du cylindre, dans la même position que le premier, armé d'une pointe de métal tenue contre la feuille d'étain par un ressort délicat : la pointe de métal est mise en vibration en raison de la manière dont elle est touchée par le pointillé qu'a tracé le premier stylet sur la feuille d'étain ; ces vibrations se transmettent à la plaque métallique et la font vibrer exactement comme la première.

En effet, pour que la machine puisse reproduire des sons, il faut d'abord qu'ils soient analysés en vibrations et que celles-ci soient enregistrées ; en second lieu, que la reproduction se fasse dans la même durée de temps que l'émission, cet élément influant beaucoup sur la qualité et la nature des notes. Un son composé de X vibrations par seconde est à l'octave au-dessus d'un son composé de $172 X$ vibrations : si le cylindre a tourné avec une certaine vitesse pour inscrire les notes, il est nécessaire de le faire tourner avec la même vitesse quand on les reproduit, autrement il y aurait discordance et dissonance.

L'appareil tel qu'il vient d'être décrit n'est qu'une forme expérimentale et réunit deux inventions distinctes : le phonographe ou enregistreur et le récepteur parlant. Ainsi, dans l'application, la première machine produira une bande, et celle-ci sera envoyée par la poste, avec l'indication de la vitesse de rotation du cylindre ; celui qui recevra cette dépêche fera tourner le cylindre de son appareil lecteur avec la même vitesse et il entendra les sons tels qu'ils ont été émis : une légère différence des deux vitesses pourrait produire cet effet curieux que le fausset d'un enfant fût changé en basse-taille et vice-versa.

Des expériences concluantes ont constaté que l'appareil

UNE EXCURSION

DANS

l'Amérique du Sud

LE BRÉSIL.

(Suite).

Voici maintenant quelle est, à peu près, la vie à la fazenda : comme on ne veille pas tard, on se lève de fort bonne heure, et chacun se livre le matin à ses travaux préférés. Un repas copieux d'aliments variés réunit la famille vers dix ou onze heures ; longtemps on reste à table à deviser et à rire ; puis, mollement étendu dans le hamac qu'un négrillon balance ou dans la chambre obscure qu'on a humectée de parfum, chacun laisse écouler les heures chaudes du jour dans l'abandon d'une longue sieste. Puis on monte ses mules, et l'on va se promener, chasser, visiter la forêt, inspecter les travaux ; enfin, on dîne à six ou sept heures, et l'on va prendre au dehors ou sous la véranda les savoureux fruits du pays et le café indigène que rien ne saurait remplacer. Il est à remarquer que, dans ces climats tropicaux, le café, pas plus que le thé vert, ne produit sur les nerfs aucun effet sensible ; ces boissons semblent plutôt commandées, et se consomment impunément et même agréablement en grande quantité.

Un autre caractère du sans-*façon* des planteurs, c'est la simplicité extrême, peut-être même exagérée de leur mise. Il est vrai que chez eux tout conspire contre la conservation des vêtements ; et puis la grande chaleur n'en permet que de légers : le tailleur est loin et le fazendero, qui est rivé à ses terres, ne se rend en ville que pour y négocier les plus graves affaires. A le voir sous son grand panama, en pantalon de toile et en veston fripé, nonchalemment assis sur sa mule paisible, on le prendrait pour un bon villageois, si la richesse du harnachement de sa bête, si sa cravache et ses éperons d'argent ne venaient révéler une origine plus noble ou une aisance plus grande.

Malgré cette vulgarité et en dépit de dehors si simples, le planteur, a presque toujours les idées larges et grandes ; il aime à agir en seigneur. Un jour, je me trouvais l'hôte d'une fazenda qui exploitait autant la canne à sucre que le café... Si je n'ai pas encore parlé de la canne à sucre, c'est que je suppose suffisamment connus ces vastes champs plantés de grandes tiges, qui rappellent à la fois le maïs et le jonc, quoique les dépassant ordinairement de taille. Ce n'est qu'un reste qu'un produit assez secondaire au Brésil, car la fabrication du sucre se réduit à peu près au pressage de la canne. Cette opération n'offre aucun intérêt, mais rien n'est suave et délicieux, selon moi, comme la canne cueillie, fendue et savourée sur place. Mais je reprends... Je faisais donc un court séjour dans une plantation de sucre et de café ; la chasse surtout absorbait la plus grande partie de mon temps ; j'avais découvert deux beaux lacs séparés par une petite colline toute hérissée de cannes, pleins d'herbes et de joncs que fréquentaient alors de grands

vois de canards. Chaque jour j'en tirais quelques-uns ; mais ce n'était qu'au prix de très-fortes fatigues ; car il me fallait les poursuivre sur un terrain marécageux et malsain, et, au premier coup de feu, tous s'envolaient, passant d'un lac à l'autre. Or, un matin, une heure avant le jour, me voilà subitement éveillé par mon hôte qui, d'un air de mystère, me dit : " Levez-vous ; nous allons chasser les canards. " Je le suis : dans la cour, nos mules étaient sellées, et, sous la véranda, un nègre à l'éternel sourire offrait, sur un plateau d'argent, les primeurs d'un café brûlant. Nous partons : quand parut le jour, je me trouvais posté au sommet de la colline, attendant, caché dans les cannes. Un coup de sifflet retentit : bientôt passe au-dessus de moi la bande des canards. Je fais feu : j'en abats ; et l'excellent planteur, qui paraît enchanté, vient à moi et me dit : " C'est bien, ne bougez pas ; seulement, retournez-vous. " Alors, nouveau coup de sifflet, presque aussitôt suivi d'un nouveau passage de la bande. A chacun des deux lacs, le maître avait, de bonne heure, envoyé ses esclaves, et cinquante d'entre eux, postés aux alentours, devaient, au coup de sifflet, provoquer le départ des canards. Je pris un vif plaisir aux quelques heures que dura ce royal passe-temps ; puis, chargés du butin, nous rentrâmes gaiement.

Le gibier, au Brésil, est très-abondant ; mais le trouver n'est pas facile : d'immenses et d'impénétrables forêts lui donnent sur le chasseur un avantage marqué. Je viens de parler de la chasse aux oiseaux [rien qu'en perroquets, perruches et toucans, on peut faire nombre de victimes] ; on chasse aux chiens courants la *paca* : ce singulier animal est le lièvre du pays ; serré de trop près, il gagne le bord de l'eau et là plonge ou se terre. On poursuit de la même manière le sanglier, le peccari. Citons enfin le fameux tapir, qu'on rencontre rarement, et l'once ou tigre du Brésil. Combien de fois ai-je vainement couru à leur poursuite ? En revanche, j'eus plus de succès dans des chasses d'un genre différent, celle des chiens sauvages, animaux plus affreux que dangereux, et celle des singes. Un jour, j'en tirai un de la taille d'un enfant : ses chairs nous firent, le soir, un rôti peu délicat. Une autre fois, durant un tour de chasse en forêt vierge, j'abattis un gros serpent boa de trois mètres de long, dont j'avais eu l'effroi de faire la rencontre, et qui, se dressant devant moi sur un sentier, paraissait décidé à m'y barrer le passage. Je chassais aux perruches et n'étais malheureusement armé qu'à petits plombs : quelques mètres seulement me séparaient de mon redoutable adversaire ; rappelant tout mon sang-froid, je le visai à la tête, sa partie sensible : il tomba.

Ne serait-ce pas ici le moment de faire sur les serpents une petite digression, puisque le Brésil est, à juste titre, réputé leur patrie ? Pauvre pays, qu'on ne se figure de loin que tapissé de singes et pavé de reptiles ! Moi-même, en débarquant, je m'étonnais, j'en conviens, de ne pas rencontrer des quadrumanes partout, de ne pas écraser, à chaque pas, des serpents. Par bonheur, ils se tiennent chez eux ; et si le nombre de ces derniers surtout est considérable au Brésil, je dois dire toutefois qu'ils ont pour eux assez d'herbes et de forêts, et qu'il faut le plus souvent les chercher pour les voir. Sans doute, quelques-uns sont des plus dangereux : ils ne se laissent pas marcher sur la queue ; mais il est

rare que d'eux-mêmes ils attaquent. Il est à remarquer que les plus petits sont d'ordinaire le plus à redouter : tel est le petit *coral* [corail], sorte d'aspic d'un pied de long qui tire son nom de ses vives couleurs. Sa blessure est mortelle, et le patient n'en souffre jamais plus d'une heure ; mais des bottes suffisent à en préserver le pied ; et, plus haut, il ne peut monter, étant trop court pour s'enrouler autour de la jambe. Les nègres, qui travaillent généralement nu-pieds, s'inquiètent assez peu, du reste, de la morsure des serpents à laquelle ils paraissent moins exposés que nous, soit qu'un œil exercé les leur fasse plus vite apercevoir et éviter, soit que leur chair et leur sang tente moins ces reptiles. Parfois, cependant, le serpent les pique : ils prennent alors un bout de racine qu'ils portent toujours sur eux, s'en frictionnent la plaie et poursuivent leur travail. Cette infailible panacée mérite le plus grand intérêt, tant par ses résultats que par l'étrange façon dont elle fut découverte.

C'est un vieux nègre observateur qui le premier en dota ses nombreux compagnons. Voici comment : il assistait souvent aux fréquentes escarmouches du *lagarto* avec les serpents. Le *lagarto* [grand lézard vert d'un mètre de long sur un bon pied de large] est l'ennemi déclaré du serpent, si l'on en juge à la façon dont il le recherche et l'attaque quand il le rencontre. De sa puissante queue, il frappe des coups terribles sur les vertèbres du serpent ; celui-ci, attaqué, se défend, pique et mord. Mais aussitôt piqué par le serpent, le *lagarto* s'enfuit : il court au bois, puis revient reprendre le combat. Or, notre nègre, un jour, l'ayant suivi, constata qu'il se frottait vivement à certaine plante de la forêt. Ce fut une révélation : il emporta la plante dont on essaya la feuille, puis la racine, et le succès dépassa toute attente.

Il n'est que trop vrai, tout n'est pas fleurs au Brésil, et la forêt vierge, on le voit, présente ses côtés dangereux [j'en citerai bientôt, pour finir, une nouvelle preuve aussi tirée de mon expérience personnelle] ; mais, à la voir, à pénétrer dans ses fourrés, à en admirer les détails, on reste étourdi, confondu. Cet ensemble imposant, ce temple du silence, ces arbres séculaires, géants du Nouveau-Monde, ce fouillis de végétation, ces lianes excentriques, ces parasites étonnants et ces fleurs merveilleuses, tout enfin vous émeut, à un tel point, que l'athée le plus endurci y sentirait le Dieu Créateur, et que l'esprit le moins doué y deviendrait poète en une heure. Electrisé, quant à moi, à la seule vue de la forêt vierge, depuis longtemps l'objet de tous mes rêves, presque chaque jour je m'y rendais, de l'une ou l'autre fazenda. La chasse était à la fois mon but et mon prétexte ; mais, en réalité, je sentais comme un aimant qui m'attirait vers la forêt. Plus je la voyais, mieux je l'aimais et mon plus grand bonheur était de m'y rendre seul. Je m'étais fait un besoin de ces courses solitaires : plongé dans un monde d'idées nouvelles pour moi, je marchais à l'aventure. Un jour je m'y perdis. Ce fut pour moi la source des émotions les plus vives. Cependant, cette tragique aventure, loin de refroidir mon ardeur, ne fit que l'exciter davantage. Ecoutez mon histoire :

D. R.

(A continuer).

Vient de paraître

A

l'Atelier typographique de la *Voix de l'Ecolier* du Collège Joliette :

MANUEL

de la

CONFRIERIE DU CŒUR DE JESUS

En faveur des

SAINTE AMES DU PURGATOIRE

A l'usage des Collèges et Pensionnats

Ce nouveau recueil, approuvé par S. G. Mgr l'Evêque de Montréal, forme un joli volume de 272 pages, renfermant outre le PETIT OFFICE DE LA B. V. MARIE, l'OFFICE DES MORTS et le PETIT OFFICE DE L'ANGE GARDIEN, un choix complet des prières et des pratiques les plus propres à nourrir la piété des jeunes gens.

PRIX :

Cartonné en toile \$2.50 la doz.
Pleine reliure en cuir, tranche marbrée..... 3.00 do
Pleine reliure, tranche dorée..... 3.60 do

➔ Adresser les demandes au PROCUREUR DU COLLEGE JOLIETTE.

Frais d'expédition à la charge des destinataires.

" LA VOIX DE L'ECOLIER "

DU COLLEGE JOLIETTE

Parait le 1er et le 15 du Mois

PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE

ABONNEMENT (payable d'avance).....\$1.00

➔ ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Ecolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

COLLEGE JOLIETTE

FONDE EN 1846

DIRIGÉ PAR

Les Clercs de Saint Viateur

COURS COMMERCIAL ET CLASSIQUE

CONDITIONS :

Demi-Pensionnaires \$ 20.00

PENSIONNAIRES.

Enseignement et pension 100.00
Lit, lavage, raccommodage..... 18.00
Usage d'un pupitre..... 1.00
Leçons et usage du piano..... 20.00